

ANNE-SOPHIE STEFANINI

**NOS ANNÉES
ROUGES**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions JC Lattès

VERS LA MER, *roman*, 2011.

Aux Éditions Fayard

QU4TRE, avec Caroline Lunoir, Sébastien Marnier et Fanny Saintenoy, *roman*, 2013.

NOS ANNÉES ROUGES

ANNE-SOPHIE STEFANINI

NOS ANNÉES
ROUGES

roman

nrf

GALLIMARD

Pour mes parents

Je suis arrivée à Alger il y a trois ans. La brume encerclait le port et les façades des immeubles avaient pris une teinte mauve. Ce n'était pas la ville que j'avais imaginée et que l'on m'avait tant décrite depuis que j'avais annoncé mon départ. Je l'ai aimée tout de suite. On m'avait dit : « Ici tout est plus violent et plus beau. C'est une ville pour tes vingt ans. » Qui mentait ? Mon père, Bachir, Vincent ?

Aujourd'hui encore, la brume n'a pas disparu, tous les matins ressemblent à ce premier jour et Alger reste pour moi une ville de cendres.

Je ferme les yeux et je retrouve les lieux que nous fréquentions, les cafés et les restaurants, le cinéma où j'allais chaque vendredi, les rues qui menaient de la villa Rouge au lycée, du lycée à l'université, et puis toutes ces villes et ces villages, et les ports de cette côte infinie où nous nous étions arrêtés une nuit, une semaine, un mois. Je fais un pas, je tends une main, les mirages disparaissent, la vue du port d'Alger, les yeux inquisiteurs de mes amis.

Sur les murs de ma cellule, je n'inscris aucun nom, je ne dessine aucun visage. Je ne trace pas les slogans de notre parti avec un morceau de ce sol qui craque et se fissure à chaque pas ou en posant un index sur la poussière qui recouvre tout. Je place mes mains sur mes oreilles pour n'entendre aucun bruit. Je referme les yeux et je laisse le souvenir du premier matin à Alger revenir et tous les matins jusqu'à ce jour.

« Nous avons quelques questions », m'avaient-ils dit. Toutes les heures, un homme vient. Il n'est pas brusque, il n'élève pas la voix. Lorsqu'il me regarde, je devine qu'il a presque l'âge de mon père.

Il me laisse seule et je revois Bachir, Assia, Vincent et Ali. Je les suis dans ces lieux qui nous étaient familiers et je m'accroche à eux mais ils m'ignorent. Il est inutile d'ouvrir les yeux pour chasser ce cauchemar : nous sommes des fantômes et nous errons parmi les ruines.

VINCENT

Je me souviens de ce slogan écrit sur les murs de l'université à Paris et que je répétais toute la journée : « la poésie et la révolution ». Je pourrais dire à cet homme qui me questionne : « Je suis venue à Alger pour la poésie et la révolution », mais c'est une profession de foi flatteuse qui ne dit pas toute la folie de notre aventure.

Le gardien s'assied face à moi, pose son carnet puis son stylo : ses gestes semblent si lents.

« J'avais vingt ans. Mes amis et moi nous étions battus pour l'indépendance algérienne. Après les accords de paix, les fêtes innombrables, j'avais trouvé un poste de professeur de français au lycée Delacroix à Alger. Je voulais aider à construire ce pays, je voulais vivre dans un monde neuf.

« Mon père avait écrit à son ami Bachir pour lui annoncer mon arrivée. Il pouvait m'accueillir quelques semaines avant la rentrée des classes. On nous appelait les "amis de l'Algérie". Nous étions, en 1962, une centaine à avoir fait le voyage. »

Et je suis venue pour Vincent.

J'avais fait seule la route de Paris jusqu'à Marseille en car, et j'avais attendu le ferry pour Alger, à contre-courant des derniers rapatriés. Ils me prenaient pour une des leurs, venue attendre un mari, un frère, des nouvelles de ce pays qui ne cesserait de les hanter. J'avais détourné le regard, refusant de me mêler à eux.

Sur le bateau entre Marseille et Alger, j'étais restée éveillée tout le temps de la traversée, discutant avec les autres passagers : des Algériens qui revenaient s'installer au pays ou qui allaient, le temps des vacances, fêter la victoire avec leurs familles, et puis des Français qui me ressemblaient, qui avaient mon éducation et les mêmes mots à la bouche : on chantait, on se lançait dans de longs discours, on écrivait sur des bouts de papier nos adresses, à Alger, Annaba, Oran, Constantine, on se racontait une guerre que, pour la plupart, nous n'avions pas faite, mais qui nous semblait la nôtre, comme la victoire était la nôtre. On se questionnait sur ce qu'on allait faire : enseigner, bâtir, cultiver. C'étaient des mots puissants que nous chuchotions tant ils nous impressionnaient : nous étions encore des enfants. Mais personne, comme ce gardien, ne demandait pourquoi. Pourquoi as-tu fait ce voyage ? Pourquoi es-tu venue vivre ici ? Pourquoi es-tu restée à Alger ?

Mon père savait que l'on triche toujours. On se trompe de but, de destination, de compagnons de route. On fait fausse route. On tait ce qui nous éloigne chaque jour un peu plus des lieux de l'enfance, ce qui fait du voyageur un étranger, un témoin, la somme des visages et des paysages

que sa mémoire pourra retenir. Je ne suis plus celle qui est partie à Alger, qui a accompli ce voyage, qui a choisi cette ville que mon père semblait si bien connaître sans y être jamais allé.

Tu y avais des amis, tu t'étais battu plus que moi pour son indépendance, tu avais le visage sombre de cet homme venu m'attendre au port le premier jour comme un frère caché. Bachir. J'ai changé en te quittant et j'ai changé chaque jour à Alger et c'est cela le but, la raison, l'effet de ce départ.

«J'ai peur.

— Répondez seulement à mes questions.»

En venant m'arrêter, la Sécurité militaire a brisé la porte d'entrée de la villa Rouge. Je n'aurais pas dû la fermer à clé. J'étais accoudée à la table de la cuisine, je n'ai pas fait un geste, pas tenté de fuir. Dans la bouche j'ai encore le goût de la dernière cigarette mêlée à la dernière gorgée de café, et si je continue à fermer les yeux et à me boucher les oreilles, je peux remplacer la nausée qui vient et la peur par l'impression d'un matin semblable aux autres, un matin de tabac et de café.

Mon père m'avait appelée Catherine parce qu'il aimait Aragon et que *Les Cloches de Bâle* était son roman préféré. Il m'avait dit que cet homme était un poète, un camarade et un frère et que, lorsque je lirais ce livre, je serais heureuse de porter le prénom de cette femme, que sa vie me plairait et que je saurais peut-être la comprendre mieux que lui: j'aurais son impertinence et sa fougue, comme elle j'aimerais les hommes et la politique, et je deviendrais communiste.

J'ai lu le roman plusieurs fois mais mon père avait eu tort: elle n'est pas devenue mon héroïne et encore aujourd'hui je ne comprends pas ce qu'il aimait tant chez cette héritière.

Je t'interrogeais mais tu ne répondais pas et soudain le monde que tu édifiais pour moi devenait plus complexe que je ne l'imaginais et que tes slogans le prétendaient.

En partant à Alger en septembre 1962, j'avais laissé le roman sur les étagères de ma chambre d'enfant.

Je n'étais pas devenue communiste grâce aux *Cloches de Bâle* mais j'avais lu tous les livres d'Aragon. Ce n'était pas encore par passion pour les hommes et pour la politique comme l'aurait souhaité mon père. J'aimais lire. Avant de rencontrer Vincent, je ne faisais que ça : lire tous les livres que je pouvais trouver, ceux de mon père qu'il rangeait dans sa bibliothèque par ordre d'importance dans l'histoire du communisme, les livres que ma mère avait oubliés et qu'elle n'était pas revenue chercher après son départ, et les livres de l'école, que mon père jugeait avec mépris, une moue qui voulait dire, des histoires bourgeoises.

Nous vivions tous les deux dans une maison ouvrière d'une ville rouge de la banlieue parisienne que l'on nommait « Petite URSS ». J'avais quatre ans lorsque ma mère avait décidé de nous quitter. Elle était communiste elle aussi mais, je le découvris en grandissant, d'un genre différent : elle n'était pas née communiste comme mon père, fils et petit-fils d'un communiste, tous des ouvriers dans sa famille, ouvrier peintre, ouvrier maçon, ouvrier fraiseur, ouvrier agricole, ouvrier imprimeur, ouvrier serrurier. Mon père égrenait les noms de ses ancêtres et remontait jusqu'à la Commune. Ma mère, elle, avait épousé la cause en le rencontrant. Sa famille appartenait à la petite bourgeoisie rouennaise, ses parents tenaient une quincaillerie à côté de la cathédrale. Elle avait rompu avec eux en s'installant à Paris mais ça ne lui avait pas suffi pour se sentir libre, vivante. Elle était devenue une éternelle révoltée : la vie avec mon père et moi avait dû lui paraître ennuyeuse. Il lui fallait de l'action, une part

d'ombre et, même si elle s'en défendait, de la violence. Elle nous avait quittés et elle était devenue anarchiste.

Elle venait nous voir une fois par an, sans jamais nous prévenir. Mon père et moi nous la recevions côte à côte et nous la regardions tandis qu'elle nous narrait ses exploits. C'était la femme que nous aimions et que nous détestions le plus mais nous n'aurions manqué sous aucun prétexte ce rendez-vous annuel et ses récits anarchistes. Elle jetait un coup d'œil au journal communiste de mon père, à ses tracts, aux affiches qui traînaient sur la table, elle allait dans ma chambre découvrir mes devoirs et mes vêtements, elle s'inquiétait de me trouver trop fine ou trop pâle, trop silencieuse, elle me serrait dans ses bras, et en la retenant je respirais cette odeur sauvage que je n'ai jamais retrouvée sur une autre peau. Elle tapait sur le ventre de mon père, accusait l'alcool, caressait sa barbe et repartait dans une voiture conduite par un homme, jamais le même, qui l'avait attendue patiemment, sans klaxonner. Elle était joyeuse et colérique et pendant des semaines, cette joie et cette colère flottaient entre mon père et moi.

Mon père était devenu chauffeur de taxi à trente ans. Il n'était pas propriétaire et versait chaque mois à son patron un loyer et une partie de ses courses. Il avait été, comme son père et son grand-père avant lui, ouvrier, maçon, menuisier, des métiers durs pour des hommes jeunes. Ce taxi c'est ma retraite, me disait-il en tapant sur le volant de sa main gauche, celle qui avait perdu deux doigts quelques semaines avant l'armistice, en octobre 1918. J'avais grandi avec l'idée que mon père

était un vieil homme : il était né à la fin d'un autre siècle, en 1899, il avait fêté son dix-septième anniversaire dans les tranchées, et la vie qu'il avait menée avant d'être père, les bagarres politiques ou de comptoir, l'alcool, les femmes, les gaz de l'armée allemande, l'avait fait vieillir plus vite encore.

Ma mère et lui s'étaient rencontrés place de l'Opéra, le 31 janvier 1934. Les taxis étaient en grève depuis des jours, une grève dure, racontait-il : il y avait des bagarres et des arrestations. Ma mère se tenait devant les grilles du palais Garnier, apprêtée, serrant dans ses mains le programme d'*Aïda*. Elle avait vingt et un ans, mon père trente-cinq ans. Ce soir-là, elle n'alla pas à l'Opéra avec sa famille, il abandonna son taxi et ses camarades. Aragon avait pris la tête des grévistes mais ils n'écoutèrent pas les mots d'ordre du poète. Elle n'entendit jamais les airs de Verdi et elle laissa tomber à terre le billet que ses parents lui avaient offert pour fêter cet anniversaire, cette majorité qui signifiait mariage, foyer, prospérité. Il ne reçut pas les coups de matraque habituels, il ne passa pas la nuit en cellule pour y avoir répondu par des coups de pied et de poing. Ils tombèrent amoureux. Quatre ans plus tard je naissais. Quatre ans plus tard encore, ma mère rejoignait un maquis communiste dans l'Yonne et me laissait seule avec mon père. Il prétendait qu'ils avaient pris la décision ensemble, un pacte jamais rompu : elle combattrait, il m'élèverait. J'ignore si c'était une idée de mon père, j'ignore ce que ce retrait des champs de bataille, des lignes de front a coûté à cet homme. Ses camarades m'avaient raconté qu'il était fougueux, qu'il

aimait la bagarre, qu'il savait donner des coups: il était devenu doux, taiseux, placide, un intellectuel, disaient-ils. « Depuis que j'ai rencontré ta mère je suis comme en vacances. Les vacances, la retraite, ne l'oublie pas, ce sont des inventions communistes », plaisantait-il lorsque je l'interrogeais sur ses combats anciens.

Le monde de mes parents, le communisme de l'un, l'anarchisme de l'autre, ne m'intéressait pas. Je pensais que la politique ne servait qu'à séparer les hommes, à éloigner l'amour, à rendre les pères tristes et les filles seules. Ma mère le devina sans doute au regard noir que je lui jetai lorsqu'elle vint nous voir l'année de mes treize ans et aux livres qui me servirent de rempart entre elle et moi, des histoires roses qui la mirent en colère. Elle resta plus longtemps que d'habitude et de ma chambre j'entendis quelques éclats de voix alors que mes parents ne s'étaient jamais disputés. Ils s'étaient quittés sans querelle.

Le lendemain, mon père m'offrait *Les Cloches de Bâle*. Il avait promis à ma mère, me raconta-t-il plus tard, de faire mon éducation. « Commence par les livres que nous aimions tous les deux, lui avait-elle soufflé. Par l'homme qui nous a réunis. »

Je dus accompagner mon père à chaque manifestation, à chaque réunion du Parti. Je chantais les hymnes et scandais les mots d'ordre. Et puis au fil des mois je finis par les savoir par cœur. À la maison, après l'école, je lisais les tracts, les manifestes, les articles qu'il découpait dans *L'Humanité* jusqu'à ce que je puisse lire seule et sans censure tout le journal. À quinze ans, mon père